NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

113 N° 4 1991

Péché d'Adam, péché du monde

Léon RENWART (s.j.)

p. 535 - 542

https://www.nrt.be/en/articles/peche-d-adam-peche-du-monde-365

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Péché d'Adam, péché du monde

«Une pomme, deux poires ...et tous les pépins pour nous!» Cette présentation humoristique du péché originel traduit assez bien l'image que s'en font encore nombre de nos contemporains, et qui explique les objections qu'ils émettent contre une pareille doctrine. Mais est-ce bien ce que la foi nous demande de croire?

Pour y voir clair, distinguons les affirmations contenues dans cette phrase:

— à l'origine se trouve un fait historique: le premier péché;

— celui-ci a des conséquences néfastes pour le genre humain, qui constitue un tout;

— la transmission de ces conséquences emprunte la ligne des générations à partir du couple primitif;

— cette transgression originelle est responsable de toute la dégradation de notre univers.

N'est-ce pas ce que l'on avait jadis[1] coutume de lire dans le récit du Paradis terrestre?

Un renversement de perspective

Mais le N.T. invite à un renversement de perspectives. Dans les deux passages où Paul mentionne explicitement le rôle du péché d'Adam, celui-ci n'est plus au centre du tableau.

> Le Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui se sont endormis. Car la mort était venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De même, en effet, que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ (*1 Co 15,* 20-22).

1. Ce n'est plus guère le cas aujourd'hui chez les exégètes et les théologiens. En 1961 déjà, C. DUMONT, S.J. concluait *La prédication du péché originel,* dans *NRT* 83 (1961) 134, par ces mots: «Ce qui importe, c'est de montrer qu'au centre de ce plan historique il n'y a qu'une seule figure: le Christ... qui seul donne le vrai sens à l'ensemble.» Pour les étapes ultérieures de la recherche, on consultera, entre autres, M. FLICK et Z. ALSZEGHY, *Il peccato originale,* coll. Biblioteca di Teologia contemporanea, 12, Brescia, Queriniana, 1972, spécialement p. 35-70; A. VANNESTE, *Où en est le problème du péché originel?,* dans *Eph. Theol. Lovan.* 52 (1976) 143-161; P. GUILLUY, art. *Péché originel,* dans *Catholicisme,* t. X, Paris, Letouzey et Ané, 1985, col. 1036-1061; G. MARTELET, S.J., *Libre réponse à un scandale. La faute originelle, la souffrance et la mort,* coll. Théologies, Paris, Cerf, 1986.

> De même que, par un seul homme le péché est entré dans le monde et, par le péché, la mort, et qu'ainsi la mort a passé en tous les hommes, du fait que tous ont péché[2]... Mais il n'en va pas du don comme de la faute. Si par la faute d'un seul la multitude est morte, combien plus la grâce de Dieu et le don conféré par la grâce d'un seul homme, Jésus-Christ, se sont-ils répandus à profusion sur la multitude... Si, en effet, par la faute d'un seul, la mort a régné du fait de ce seul homme, combien plus ceux qui reçoivent avec profusion la grâce et le don de la justice régneront-ils dans la vie par le seul Jésus-Christ. (*Rm 5*, 12-17).

Les deux affirmations qu'on découvre dans ces textes sont loin d'y être mises sur pied d'égalité. L'une concerne le Christ, seul et unique sauveur; l'autre rattache notre condition pécheresse à la faute d'Adam. La première est fondamentale et se retrouve à toutes les pages du N.T.: «il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés» (*Ac 4*, 12). La seconde «ne conditionne le dogme chrétien que dans la mesure où, sans elle, la première affirmation ne saurait subsister[3]... Il importe d'examiner avec soin pourquoi, sous quelle influence, Paul évoque la personne d'Adam dans ces deux passages[4].»

Sans entrer dans le détail des explications exégétiques discutées et discutables, le P. Lyonnet considère deux points comme admis par tous, catholiques ou non:

— l'affirmation principale porte toujours sur le rôle du Christ (sa résurrection comme prémices de la nôtre — *1 Co 15*; son acte salvifique — *Rm 5*); c'est ce qui constitue l'objet propre de la prédication de Paul;

— chaque fois Adam est introduit en référence au Christ, pour faire mieux comprendre le rôle de celui-ci; «ce qui concerne le rôle d'Adam est donc supposé déjà connu ou mieux connu... rien ne suggère que Paul en parlant du rôle d'Adam ait entendu proclamer une vérité nouvelle...» (180).

Aussi propose-t-il une *hypothèse de travail*: «La référence au rôle joué par Adam serait, dans la pensée de Paul, un *argument ad hominem* à l'adresse de ses adversaires juifs ou judéo-chrétiens: ...les Écritures, telles qu'elles étaient alors comprises et interprétées autour

2. Sur ce passage difficile et d'interprétation controversée, voir ci-dessous, p. 539.

3. Voir un argument similaire dans l'Encyclique *Humani generis*, III, 1, § 3.

4. St. LYONNET, *Études sur l'Épître aux Romains*, coll. Analecta Biblica, 120, Roma, Pont. Istituto Biblico, 1989, p. 184. Pour toute la partie exégétique de cet article, nous nous appuyons sur cet ouvrage, auquel nous renverrons par la simple mention de la page.

de lui et par conséquent telles qu'il pouvait les utiliser pour atteindre le but visé» (181-182) offraient un exemple de causalité universelle pour le mal, le péché d'Adam; pourquoi donc rejeter a priori comme scandaleuse une causalité rédemptrice universelle du Christ[5]?

Concluons avec le même auteur: «Le poids de l'affirmation porte donc chez Paul, dans les deux seuls passages où il fait explicitement allusion au péché d'Adam, sur l'universelle rédemption du Christ. Cette universelle rédemption suppose une égale universalité dans le péché. Cette universalité dans le péché trouve son explication dans un péché initial, tel que Paul en lit le récit dans l'Écriture. Rien ne suggère que Paul n'a pas fait sienne cette explication, mais il ne la mentionne, semble-t-il que pour faire admettre plus facilement à ses auditeurs l'universelle causalité du Christ» (184).

Or il faut bien constater que l'argument employé par Paul est précisément ce qui fait difficulté à nombre de nos contemporains. Il convient donc d'examiner de plus près les assertions qu'il englobe.

Une transgression historique

L'intention claire de l'auteur inspiré du texte de la Genèse est de marquer deux points: Dieu est le créateur de tout l'univers et tout ce qu'il a fait est «bon» et même «très bon»; «le mal qui existe dans le monde vient donc de l'homme, d'un mauvais usage de sa liberté» (184).

Dans la mesure précise où l'historicité du péché (des péchés) implique que l'origine de celui-ci est la créature et non le Créateur, cette affirmation appartient elle aussi à l'essentiel de la foi chrétienne. Constatons encore que cette «parabole des origines» (Martelet) met aussi le doigt sur ce qui est au fond de tout péché: la volonté de devenir «comme des dieux» par soi-même, au lieu de recevoir ce don de celui qui crée l'humanité à son image et à sa ressemblance. Le péché fondamental, c'est l'orgueil de la créature face à son Créateur. En nous révélant dans sa plénitude l'amour que le Père nous porte, le N.T. montre que le péché, au sens théologique, est toujours rejet personnel de cet amour et de ses exigences.

L'unité de la race humaine

Pour que l'humanité soit affectée tout entière par les conséquences

5. Le P. Lyonnet rattache ce scandale à la persuasion juive que Dieu me justifie par *mon* observation de la Loi (p. 182, souligné par l'auteur).

de cette transgression, il faut qu'elle constitue un tout. Mais sommes-nous tenus d'expliquer ceci par le monogénisme? L'auteur de la Genèse ne recourt-il pas ici, sans mettre en cause l'historicité de la faute, au procédé littéraire de «l'ancêtre éponyme[6]»? Et Paul ne ferait-il pas de l'appel à ce passage de l'Écriture un argument *ad hominem* à l'adresse de ses adversaires[7]?

Le N.T. nous offre, ce semble, une justification théologique plus profonde de l'unité du genre humain. Paul nous dit du Christ: «Il est l'image du Dieu invisible, premier-né de toute créature, car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses dans le ciel et sur la terre» (*Col 1,* 15; cf. *Rm 8,* 29). Comme le rappelle Vatican II, en faisant référence à ces deux textes: «Le Père éternel... a voulu élever les hommes à la communion de sa vie divine; quand ils sont devenus pécheurs en Adam, il ne les a pas abandonnés...» (*LG,* 2). Ce que le P. G. Martelet, S.J. commente: «Le plus radical de notre histoire n'est pas notre péché, mais l'amour éternel dont nous sommes aimés comme créatures pour devenir des fils dans le Fils[8].» Ne doit-on donc pas dire, théologiquement parlant, que l'unité du genre humain se réalise dans le Verbe incarné, premier-né de toute créature et tête du corps mystique? La manière dont cette unité de la race humaine s'est concrétisée dans l'évolution ne pourrait-elle alors être laissée aux recherches des savants, comme celle de l'origine du «corps» humain[9]? Pourvu que l'on maintienne que Dieu, dont l'action créatrice est de tous les instants, est le seul à pouvoir susciter en face de lui des personnes dotées d'une vraie liberté, nous ne voyons pas d'argument théologique pour exclure cette hypothèse.

6. A propos de *Rm 5,* 12, la *TOB* note: «Il faut encore remarquer qu'aux yeux de Paul comme à ceux de ses contemporains, Adam n'est pas seulement un individu historique, mais aussi et surtout le personnage qui inclut toute l'humanité. C'est à ce dernier titre que Paul voit en lui une figure du Christ» (note j). Le recours à l'ancêtre éponyme est un procédé littéraire fréquent dans le Pentateuque; il assigne à chaque tribu un ancêtre dont le nom et l'histoire symbolisent et résument les qualités et les défauts de celle-ci: p.ex. Canaan (*Gn 9,* 25); Moab et Ben-Ammi (*ibid. 19,* 37-38). Le procédé saute aux yeux lorsque l'on compare *Gn 14,* 7, où il est déjà question des Amalécites au temps d'Abraham, avec *Gn 36,* 11 et 15-16, où le chef de tribu Amaleq est présenté comme le petit-fils d'Ésaü. Voir encore sur ce thème J. DE FRAINE, S.J., *Adam et son lignage,* coll. Museum Lessianum, Section biblique, 2, Bruges, Desclée De Brouwer, 1959.

7. C'est ce que le P. Lyonnet suggère, comme *hypothèse de travail.*

8. G. MARTELET, *Deux mille ans d'Église en question,* III, *Du schisme d'Occident à Vatican II,* Paris, Cerf, 1990, p. 218.

9. Cf. *Humani generis,* III, 1, § 2. Il y a toujours avantage à laisser tomber les «concordismes» et à se rappeler que «la Bible ne nous dit pas comment

La transmission du péché originel

Qu'advient-il alors de la transmission du péché originel à partir du premier homme? Celle-ci ne serait-elle pas affirmée par *Rm 5*, 12, comme l'ont cru la plupart des auteurs latins?

> Pour les Pères latins et pour Luther également, il y a ici avant tout l'affirmation d'une mystérieuse inclusion de tous les hommes dans l'acte même du péché d'Adam (la Vulgate va jusqu'à traduire: «Adam, *en* qui tous ont péché»). Dans cette ligne d'interprétation, on peut comprendre soit qu'Adam, père de l'humanité, a transmis à tous ses descendants un héritage de mort, soit que tous les péchés de l'humanité étaient par avance contenus dans la révolte d'Adam[10].

Dans le même sens, le P. Lyonnet note que certains interprètes «éliminent toute causalité attribuée aux péchés personnels en faisant de ceux-ci non la cause mais la conséquence de ce *thanatos* introduit dans le monde... C'est l'interprétation traditionnelle dans l'Occident latin... mais ce n'est pas ainsi qu'ont résolu la difficulté l'ensemble des Pères grecs, et notamment saint Cyrille d'Alexandrie, le meilleur représentant de l'exégèse grecque de ce passage» (194). Cyrille attribue aux péchés personnels «une véritable causalité, sans supprimer celle d'Adam, parce qu'il les considère eux-mêmes comme une conséquence du péché d'Adam et de l'état de corruption dans lequel le péché a fait 'glisser' la nature humaine» (196-197).

Constatons donc, devant la diversité des interprétations données par les Pères et les théologiens, qu'aucune manière déterminée de comprendre le «péché» dont nous héritons et la part éventuelle de chacun de nous dans cet héritage ne s'impose au nom de la foi.

«Tous les pépins pour nous»

Mais peut-être conviendrait-il de se demander ce que les théologiens disent du contenu de ce «péché originel» qui nous est transmis? Saint Augustin est le premier à avoir utilisé l'expression[11], bien avant que n'éclate son conflit avec Pélage. Celui-ci, conformément à ses principes sur la rectitude de la nature humaine, rejetait la nécessité du baptême pour les petits enfants, innocents de tout péché personnel. Augustin fait remarquer, à bon droit, que c'est les priver de solidarité avec le Christ. Comme il lisait, dans *Rm 5*, 12, l'inclusion de tous les hommes dans la responsabilité d'Adam,

10. *TOB*, note j à *Rm 5*, 12.

11. On lit, p.ex., dans son *De diversis quaestionibus ad Simplicianum*, I, 10; *PL* 40, col. 166, écrit vers 396: «la mortalité venant du châtiment du péché originel (*ex poena originalis peccati*)».

il se crut obligé, à son grand regret[12], non seulement d'exclure ces enfants du bonheur céleste, mais encore de les condamner en enfer à une peine que lui-même déclarait la plus douce de toutes (*mitissima poena*[13]). Il faudra attendre la scolastique pour voir apparaître les premiers essais d'une solution plus miséricordieuse, «celle de saint Thomas et de l'ensemble des théologiens contemporains, plus conforme à l'enseignement ordinaire, sur le caractère purement privatif du péché originel: ...ceux qui meurent avec le seul péché originel seront privés pour toujours de la vision béatifique, (mais) jouiront, corps et âmes, d'un réel bonheur[14]». Ces vues serviront de fondement à la théorie des «limbes des enfants», dont George J. Dyer, après une étude approfondie des déclarations du Magistère, disait: «Il semble que nous rendrions plus exactement la note théologique des limbes en disant que celles-ci étaient une explication raisonnable (*safe*) et communément acceptée d'une question difficile[15].»

Si cette doctrine n'est plus guère mentionnée de nos jours, on le doit d'abord à une conscience plus nette que le dessein du Père éternel est d'offrir le salut à tous les hommes, comme l'a rappelé Vatican II[16]. On a sans doute mieux tenu compte du rappel, fait par ce même concile, que c'est «d'une façon que Dieu connaît» (mais qu'il ne nous a pas révélée) que la possibilité d'être associés au mystère pascal est offerte à tous les hommes de bonne volonté, même s'ils ne croient pas au Christ (*ibid.*).

12. *Epistola* 166, 16 (*PL* 33, col. 727).

13. *Contra Iulianum*, V, 44; *PL* 44, col. 809. Ceux de ses disciples qui s'attirèrent le surnom de *tortores parvulorum* (bourreaux d'enfants) n'observèrent pas toujours la même modération; le Card. Henri Noris, p.ex., écrira: «Tout le péché qui fut actuel en Adam devint originel chez les enfants; ils en portent en tout la culpabilité *(reatus)*. Or, dans le péché d'Adam, intervint la volupté des sens par la manducation de la pomme; sa malheureuse postérité paie également le châtiment de cette volupté, dont la culpabilité *(reatus)* lui a, elle aussi, été transmise par génération» (*Vindiciae Augustinianae*, dans *Opera omnia*, Vérone, 1729, T. I, p. 981 c).

14. C'est ce qu'écrivait, en 1926, Mgr A. GAUDEL, art. *Limbes*, dans le *DTC*, IX, 1, col. 767 s.

15. G. J. DYER, *Limbo. A theological Evaluation*, dans *Theological Studies* 19 (1985) 49.

16. «Cela ne vaut pas seulement pour ceux qui croient au Christ, mais bien pour tous les hommes de bonne volonté, dans le cœur desquels, invisiblement, agit la grâce. En effet, puisque le Christ est mort pour tous, et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal» (*GS*, 22, § 5).

Mais c'est surtout la prise de conscience de plus en plus nette de la place centrale du Christ dans le plan divin, telle que Vatican II l'a remise en lumière dans deux documents essentiels, déjà rappelés ci-dessus (*LG*, 2; *DV*, 2), qui éclaire notre question.

Si le Père éternel offre à tous les hommes la participation à sa vie divine dans son Fils incarné, le rattachement à celui-ci est indispensable. C'est l'intuition profonde d'Augustin et des partisans des limbes: on ne peut avoir part à la vie divine que dans le Verbe incarné, premier-né de toute créature et tête du corps mystique. Mais cette nécessité ne découle pas d'abord du besoin de rédemption de nos fautes, elle vient fondamentalement de la nature même du don que le Père nous fait en son Fils, la participation à sa propre vie divine. Sans rien enlever à l'indispensable rédemption pour les pécheurs que nous sommes, c'est l'amour qui est premier dans l'intention de Dieu. C'est d'abord pour avoir part à la vie divine dans le Christ que nous devons être «entés» (*Rm 11*, 17) sur lui par le baptême[17].

Reprendre le dossier autrement

Les considérations que nous venons d'esquisser invitent à reprendre le dossier autrement.

> Le passage à la dimension universelle du péché du monde n'est opéré, surtout chez Paul et Jean, que pour mieux faire saisir l'universalité de l'appel au salut. On peut donc d'autant plus regretter que ce soit l'itinéraire inverse qui ait été parcouru à partir d'une certaine époque, comme si la mesure de la surabondance de la grâce devait se comprendre, non pas d'abord de la générosité du cœur de Dieu, mais bien de l'ampleur des dégâts à réparer. D'où la tendance à les exagérer pour que la restauration n'en apparaisse que plus remarquable[18].

N'est-ce pas le contraire qu'il convient de faire? C'est le Christ qui, en nous révélant l'amour du Père, fait découvrir la profondeur du péché: celui-ci n'est pas seulement un raté, une erreur, la violation d'une loi (il est tout cela aussi), mais il est essentiellement le refus ou le mépris de l'amour que Dieu nous offre. En s'incarnant pour que tous aient la vie et l'aient en abondance (*Jn 10*, 10), Jésus, devenu semblable à nous en tout, hormis le péché (*He 4*,

17. C'est aussi parce que l'enfant est déjà capable de s'épanouir dans l'amour de Dieu comme dans celui de ses parents que le baptême des nouveau-nés se justifie dans les familles chrétiennes, capables d'aider à la croissance de l'amour déposé en eux (cf. L. LIES, S.J., *Sakramententheologie*, Graz, Styria, 1990, p. 332 s.).

18. P. GUILLUY, *Péché originel*, cité n. 1, col. 1054.

15), se révèle solidaire de notre race (ou, plus exactement, nous révèle que, tous ensemble et chacun personnellement, nous sommes solidaires de lui et en lui). Cette solidarité se traduit positivement dans la «communion des saints» et négativement dans le «péché du monde»[19]. Nous y collaborons chaque fois que, par nos actions ou nos omissions, nous mettons obstacle, en nous et autour de nous, aux deux commandements qui résument toute la Loi et les Prophètes: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit... Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (*Mt 22,* 37-40). Mais cette solidarité joue aussi, et davantage encore, en sens positif, chaque fois que, quelque part dans le monde, des êtres humains s'efforcent de mettre en pratique ces deux commandements (fût-ce simplement en suivant la voix de leur conscience).

Plutôt que de chercher «à savoir quelle forme (la rupture avec Dieu) a pu prendre pour l'homme de Cro-Magnon»[20], il nous suffit de découvrir dans la parabole adamique que la possibilité de cette rupture se situe au lieu même de la création, dans le don d'une vraie liberté, et de nous rappeler que si, par là, le Père éternel a permis le péché, il ne l'a fait qu'en vue d'un plus grand bien: seules des personnes libres sont capables de répondre, comme fils dans son Fils incarné, à l'amour qui leur est offert[21].

B-5000 Namur Léon RENWART, S.J.
Rue de Bruxelles, 61

Sommaire. — «Ce qui importe, c'est de montrer qu'au centre... il y a le Christ,... qui seul donne le vrai sens à l'ensemble» (C. Dumont). Cette phrase résume bien ce que les recherches récentes sur le péché originel mettent en lumière: celui-ci doit théologiquement se comprendre à partir du Verbe incarné et de sa mission.

19. Tout en distinguant les sens multiples de l'expression dans le vocabulaire actuel, P. Guilluy note: «Ainsi le péché universel, le péché de l'homme (Adam), le péché du monde consiste-t-il dans le fait de ne pas croire à l'amour divin et à sa proposition de partager sa vie dans l'éternité» (*ibid.,* col. 1061).

20. M. DOMERGUE, S.J., *L'acte de croire,* dans *Cahiers pour croire aujourd'hui,* n° 65 (1990) 32.

21. Cet essai tente de «nouer la gerbe» des recherches récentes sur le péché originel. L'orientation qui s'en dégage nous paraît répondre de façon remarquable au rappel de Vatican II: «Il y a un ordre ou une 'hiérarchie' des vérités de la doctrine catholique, en raison de leur rapport différent avec le fondement de la foi catholique» (*UR,* 11, § 3). Or, il n'y a pas d'autre fondement que le Christ, c'est donc à partir de lui que s'éclaire le «péché du monde», revers de l'amour que le Père éternel porte à l'humanité et à chacun de ses membres.